

PRESENTATION DE L'ENQUETE SUR LES ANCIENS APPELES ET RAPPELES EN ALGERIE DE LA REGION NANTAISE

Formes et objectifs de cette enquête

L'enquête dont je vais vous présenter les grandes lignes, en essayant de réfléchir à sa signification et son intérêt historique sera analysée de façon plus précise dans les deux communications qui vont suivre. Elle s'est déroulée de 2015 à 2018. Le groupe d'enquêteurs est constitué par une quinzaine d'étudiants et d'étudiantes de l'Atelier de Recherches, la plupart appartenant comme moi-même à la génération née un peu après 1945, mais avec aussi la présence de 3 anciens d'Algérie.

Cette enquête a été menée sous deux formes, un questionnaire à compléter par écrit que 40 témoins ont rempli et des entretiens d'histoire orale, 23 à ce jour, qui reprenaient le canevas du questionnaire mais permettaient d'aller beaucoup plus loin ; c'est le compte-rendu de ces entretiens qui fournit la matière principale des analyses que nous vous présentons aujourd'hui.

Nos questions s'organisaient en 4 moments, d'abord une présentation personnelle avant l'incorporation à l'armée. Venait ensuite le témoignage sur les mois ou les années passées en Algérie sur lequel Isidore Leborgne et Françoise Le Coroller vont revenir. Ce témoignage a été divisé en deux aspects, le parcours militaire et la participation à la guerre proprement dite d'un côté, et de l'autre l'expérience de l'Algérie, du pays et de ses populations. Le dernier moment de notre enquête dont Noëlle Corno vous rendra compte, portait sur l'après-guerre, le retour à la vie civile et la réinsertion dans la société, la façon dont les désormais anciens combattants ont pu vivre avec leur mémoire.

Quelle attitude avons-nous voulu avoir en menant cette enquête ? Bien sûr, notre but était avant tout la connaissance, et la présence dans chaque entretien de deux enquêteurs (au moins) a pu servir à éviter trop d'intersubjectivité ou de digressions, à ne pas oublier les questions précises sur les faits et ensuite à faire des compte rendus les plus complets et les plus objectifs possibles.

Mais à la dimension scientifique s'est ajoutée une dimension humaine. Nous savions dès le départ, et nous l'avons éprouvé bien davantage encore au cours de notre enquête, que les paroles que nous allions recueillir ne seraient pas des paroles froides ou ordinaires, mais des paroles souvent chargées d'émotion.

Nous avons donc voulu laisser aux témoins la plus grande latitude pour exprimer ce qu'ils avaient envie de dire, en respectant aussi leurs silences : nous les invitons à faire le récit d'épisodes marquants ou difficiles, mais sans surimposer notre vision de la guerre. Donc ce que nous avons recueilli, ce sont des paroles volontaires, spontanées, pas des paroles construites, encore moins soustraites. Elles n'en sont pas moins fortes et douloureuses parfois, mais elles sont parfois aussi inattendues, non dépourvues d'humour et bien souvent de distance critique.

Un autre de nos objectifs était d'approcher, si je puis dire, par en bas, cette guerre des appelés, d'avoir le témoignage des hommes de la base (dont les grades militaires pouvaient aller de simples soldats jusqu'à caporaux ou sergents). Nous espérions ainsi recueillir la parole de personnes qui n'ont pas toujours l'occasion de parler, et qui représentent pourtant la majorité, ceux qui appartenaient au monde paysan, ouvrier, artisanal, et exerçaient déjà une profession au moment où ils ont été appelés. De ce point de vue-là, et même si nous avons quand même une légère surreprésentation de gradés et de témoins ayant fait des études au-delà du certificat d'études primaires et du CAP professionnel, nous sommes heureux de vous présenter les résultats d'une enquête qu'on peut juger en gros représentative du tissu économique, démographique et social de la région nantaise à l'époque avec son poids encore très considérable du milieu rural et agricole et son importance non négligeable du monde ouvrier, celui des chantiers navals, de la métallurgie, ou de secteurs plus artisanaux.

Paroles et silences

Les 43 témoignages que nous avons recueillis sont évidemment une goutte d'eau dans la mer des anciens appelés et rappelés puisqu'on estime à au moins 1 200 000 le nombre de jeunes Français qui ont fait l'expérience de la guerre d'Algérie au sein du contingent. D'autres évaluations vont même au-delà jusqu'à 2000 000.

Mais nous ne sommes pas seuls, notre petite contribution s'inscrit dans une démarche de recueil des témoignages qui est importante et déjà ancienne et c'est pour nous évidemment précieux de pouvoir ainsi comparer nos modestes résultats avec ceux d'historiens patentés tels Benjamin Stora, ou Raphaëlle Branche. Il faut citer aussi le livre remarquable de Claire Mauss-Copeaux *Appelés en Algérie La parole confisquée* publié en 1998 qui repose sur une

enquête du même type que la nôtre mais plus approfondie auprès de 39 appelés de la région des Vosges. Et encore les deux livres très riches de Jean-Charles Jauffret : le premier *Soldats en Algérie 1954-1962 Expériences contrastées des hommes du contingent* est paru en 2000 et le second, *Guerre d'Algérie : les combattants français et leur mémoire* date de 2016. Les deux livres s'appuient sur plus de 400 témoignages recueillis dans la région d'Aix-en-Provence

Par ailleurs, bien sûr, beaucoup d'anciens appelés n'ont pas eu besoin des historiens professionnels pour dire ce qu'ils avaient envie de dire, et il existe un nombre très important de livres, de témoignages publiés, mis sur internet, parfois simplement communiqués à la famille ou à des amis. Il arrive même que le témoin soit aussi un historien : c'est le cas du professeur Antoine Prost qui a publié ses carnets de lieutenant en Algérie écrits au jour le jour en 1960.

On peut donc dire que le silence des appelés n'est heureusement pas total. Il n'empêche qu'il n'y avait pas à ma connaissance dans notre région d'importante enquête historique même s'il faut signaler le mémoire de maîtrise réalisé en 1999 à l'Université de Nantes par Agnès Perraud intitulé *La mémoire des appelés de la guerre d'Algérie*, un très bon travail qui reposait sur quelques entretiens réalisés dans le secteur du vignoble autour du Pallet et de Vallet.

Il n'empêche aussi que plusieurs de nos témoins nous ont dit que c'était la première fois qu'ils avaient l'occasion de parler de leur guerre, et que tous nous ont dit qu'ils en avaient très peu voire pas du tout parlé après leur retour, même à des proches, à l'exception parfois (mais pas toujours) de leur compagne. On peut s'interroger sur ce silence des anciens d'Algérie, un phénomène massif, attesté aussi dans les autres enquêtes. L'expérience d'une guerre et des situations extrêmes est sans doute difficile à transmettre, et l'impression que ceux qui n'ont pas vécu cela ne peuvent pas comprendre a été ressentie par beaucoup de combattants ou d'anciens combattants. Pourtant pour ceux qui rentraient d'Algérie il n'est pas sûr que le silence ait été volontaire.

L'historienne Ludivine Bantigny cite dans un article intitulé « Temps, âge, et génération à l'épreuve de la guerre : la mémoire, l'histoire, l'oubli des appelés en Algérie » une enquête menée en 1959 [par le groupe d'études et de recherches sur les organisations de jeunesse et d'éducation populaire] auprès de 533 appelés et rappelés tout juste de retour d'Algérie. On constate que 65% des soldats démobilisés disent avoir envie de parler de l'Algérie, souvent « pour faire comprendre l'inutilité de cette guerre », mais parfois aussi « pour l'effort

que la France y fait là-bas » ; en tout cas beaucoup disent vouloir parler « pour exorciser », « pour se libérer d'un poids trop lourd à porter. » Mais le récepteur semble avoir manqué : déjà quelques mois (ou quelques jours ?) après leur retour, la majorité des interrogés par le GEROJEP se montre désabusée avec l'impression d'une insensibilité générale des Français quant à leur sort et au sort de la guerre, utilisant les mots d' « indifférence, d'insouciance, de négligence, d'apathie » et un enquêté résumant en disant « on se moquait pas mal que je revienne d'Afrique du Nord ou du diable vert ».

« Pour le soldat, l'apaisement fut long à venir, car le désordre de son âme survécut à la guerre [...] Au sortir de l'armée la vie l'accueillit mal, et ce retour au civil, tant souhaité aux heures de péril, fut une source de déceptions nouvelles, d'aigreur et de désespoir quelquefois ; il fallut pour gagner sa vie se remettre à des métiers ennuyeux, avec le sentiment très pénible qu'on y était considéré comme un revenant importun. »

Non ce n'est pas un ancien d'Algérie qui parle ainsi, c'est un ancien combattant de 1914-1918, André Bridoux, dans un ouvrage publié en 1930 et intitulé « *Souvenirs du temps des Morts* ». Si on ne peut qu'être frappé par les ressemblances, à y regarder de près on verrait aussi des différences avec les années 1960. Nos témoins parlent rarement de la difficulté dans le travail. La conjoncture de l'emploi très porteuse, et les possibilités d'ascension sociale qui existaient alors leur ont souvent permis après l'Algérie une réussite professionnelle. Il est vrai que ce climat positif de croissance a pu contribuer dans un autre sens à l'oubli et l'indifférence à l'égard des appelés : « Comment pouvaient-ils se faire entendre, écrit Benjamin Stora dans « *la gangrène et l'oubli* » (214), ceux qui « crapahutèrent dans les djebels ? [...] Dans l'euphorie du progrès chacun cède à la pression de l'immédiat, happé par l'avalanche des nouveautés et de la consommation... ».

Il a existé pourtant un agent beaucoup plus puissant que « le fracas de la modernité » pour dissuader ceux qui avaient envie de parler. Il tient à la nature de la guerre et à la politique de la mémoire ou plutôt de l'oubli qui en a été la conséquence. « La guerre d'Algérie, remarque toujours Benjamin Stora (117), a été perdue par la France, politiquement, dans un monde qui basculait dans la décolonisation. L'amertume et le silence de ceux qui se trouvaient engagés dans ce conflit se comprennent, d'abord, à travers ce constat. » Non seulement parce qu'on n'aime pas trop évoquer les mauvais souvenirs et les sacrifices accomplis pour une cause qui n'était pas juste, mais parce que les pouvoirs publics ont

longtemps et systématiquement pratiqué une politique de l'oubli, une politique assortie de lois d'amnistie. L'amnistie, parfois nécessaire pour panser les blessures et rétablir la paix intérieure, a souvent pour conséquence de prolonger le malaise en laissant comme on dit « des cadavres dans les placards ». Les acteurs d'une guerre dont on ne soldait pas les comptes, qu'on ne célébrait pas, qui n'avait pas de nom, étaient incités à se taire. Il a fallu des dizaines d'années, à partir des années 1990 pour que le statut de combattants leur soit reconnu et plus longtemps encore pour que soient instaurées des pratiques officielles de commémoration.

Cette période est quand même maintenant derrière nous et nous avons mesuré au cours de notre enquête, à quel point il était important que cette parole des anciens appelés se libère et qu'elle soit entendue, important sans doute pour eux-mêmes, mais aussi pour la connaissance historique vu la

Richesse et variété des témoignages

La qualité des témoignages que nous avons recueillis tient d'abord à la netteté des souvenirs. Nos témoins sont capables de revivre et de raconter comme si on y était des scènes et des événements vécus soixante ans auparavant. Ils nous disent rarement « j'ai oublié, je ne sais plus ». Ces souvenirs frais, cette jeunesse retrouvée, ne semblent pas trop avoir été déformés par le temps qui passe, même si bien sûr les interprétations du sens du conflit tiennent certainement compte de la fin de la guerre et des années qui ont suivi jusqu'à aujourd'hui. Mais peu de témoins, et en cela ils se présentent en historiens spontanément rigoureux, projettent sur l'Algérie du début des années 60 des questions contemporaines comme celle du terrorisme islamiste.

Alors, bien sûr, ces souvenirs évoqués donnent parfois des petits détails de la vie quotidienne ou des faits subjectifs, comme le regard d'un enfant ou d'une prisonnière, mais c'est ce tissu de vie, cette couleur du temps, qui sont précieux. L'histoire et les générations qui nous suivent seraient incapables de les retrouver si la parole de ceux qui étaient là, qui ont vu, entendu, ressenti n'était pas recueillie.

Une autre dimension c'est la grande variété des témoignages malgré le caractère réduit de notre échantillon. Il est important de restituer cette diversité, de veiller à ne pas fondre toutes les paroles individuelles dans une parole collective unifiée mais réductrice. On aurait presque envie de dire que ce n'est pas une guerre mais une multitude de guerres qui nous ont été racontées.

Il y a d'abord des différences temporelles car nous avons eu suffisamment de témoins pour brasser pratiquement toute la période de la guerre en commençant par des témoignages de rappelés de 1956 pour arriver jusqu'à ceux des appelés de 1961 voire du début 1962. Or ce n'est pas tout à fait la même guerre si on a vécu la période de la bataille d'Alger, celle du plan Challe, ou celle de la lutte contre l'OAS. Par ailleurs évidemment il y a aussi les différences de durée du séjour en Algérie, qui vont des quelques mois souvent bien chargés des rappelés, aux 28 mois, voire plus, de certains appelés, avec parfois aussi des durées intermédiaires pour ceux qui ont accompli une première partie de leur service en métropole,.

Il y a les différences géographiques, qui nous ont amené à localiser sur la carte bien des lieux divers de l'Algérie, situés à proximité d'Alger ou de Blida, en Kabylie, dans les Aurès, dans le Constantinois, sur la ligne Maurice à la frontière tunisienne, ou de l'autre côté du pays dans l'Oranais, ou encore dans le grand Sud saharien. Les paysages et les populations évoquées sont bien différents selon qu'on a servi à proximité des grandes exploitations agricoles coloniales de la Mitidja ou qu'au sein du massif des Aurès on a pu constater l'âpreté des paysages et l'extrême pauvreté des montagnards Chaouis.

Il y a aussi la diversité des grades, des fonctions, des unités militaires, parachutistes, tirailleurs algériens, tirailleurs sénégalais, régiments d'infanterie de marine, détachements motorisés, bases aériennes etc. La majorité a participé à des activités de guerre, au moins de maintien de l'ordre, mais d'autres ont servi (une partie du temps ou exclusivement) dans l'intendance, les services de santé, ou ont eu des activités d'enseignement.

Cette diversité des parcours et des aventures individuelles mais aussi des tempéraments se reflète dans la variété des ressentis. Nous avons recueilli des témoignages émouvants, voire poignants, exprimant une expérience vécue dure et traumatisante, mais aussi d'autres évocations plus sereines, soit parce que ceux qui les exprimaient avaient eu la chance d'être beaucoup moins exposés, soit aussi parce qu'ils étaient capables de garder par rapport à leur guerre une distance critique, ou que le temps qui passe avait permis de cicatriser leurs blessures.

Même pour ces derniers, la question des violences de guerre n'a pas été éludée, avec la question de la torture, ou celle, plus souvent évoquée, des

corvées de bois. La communication qui va suivre et la table-ronde auront l'occasion de revenir sur ces questions.

Au total on pourrait se demander si à partir de tous ces points de vue individuels on peut se faire une bonne idée de ce qu'était la guerre. Il me semble que oui sur le plan militaire car la guerre d'Algérie est surtout une guerre d'attentes parfois interminables, de patrouilles, d'embuscades et de représailles, d'épisodes à l'échelle d'un piton, un village de regroupement, une escouade. L'appelé de base n'aurait pu avoir la vision de grandes batailles organisées mais il nous décrit bien tous les épisodes à son échelle.

Sur le plan de l'histoire politique de la guerre, en revanche, il me semble qu'on peut parler globalement d'une certaine sous-information des appelés. Ils se présentent majoritairement dans notre enquête sans beaucoup de conscience et formation politique antérieures. Ceux qui étaient appelés à 20 ans n'étaient pas encore électeurs. Et ensuite au sein de l'armée malgré l'usage des transistors (apparus en 1954 mais surtout répandus après 1958) on peut estimer qu'ils ont été moins informés que l'opinion métropolitaine, celle en tout cas qui lisait régulièrement les journaux ou écoutait la radio et la télévision. Il n'y aurait pas grand-chose à signaler avant 1958 et aucun des responsables politiques de la IV République, ni Guy Mollet ni Robert Lacoste par exemple ne sont mentionnés dans les souvenirs. Nous n'avons pas eu de témoins qui aient assisté aux événements du 13 mai à Alger et leur écho dans l'Algérie profonde semble avoir été un peu vague. En revanche ce qui se produit ensuite avec l'arrivée de de Gaulle au pouvoir, que plusieurs verront lors d'une de ses tournées en Algérie, et surtout le référendum de septembre 1958, auquel plusieurs appelés ont participé en faisant voter la population algérienne, retient beaucoup plus l'attention et alimente les commentaires. Des commentaires disant le plus souvent avec une certaine amertume ou indignation que ce vote des Algériens avait été manipulé. Le principal épisode qui est mentionné ensuite est le putsch des généraux d'avril 1961, qui, comme on le sait, a en partie échoué grâce au refus des appelés de suivre les activistes de l'armée de métier. Et là-dessus nous avons eu plusieurs témoignages importants dont cet appelé qui nous explique comment sur la base de Blida c'est la veille (et non à la suite) du discours de de Gaulle que le ralliement au putsch avait été empêché par la mobilisation des appelés. Nous avons eu également plusieurs témoignages forts sur le printemps et l'été 1962, en particulier à Oran. Donc on pourrait dire que si les appelés n'ont pas su tout ce que savaient ou pouvaient savoir les Français de

métropole, en revanche ils ont évidemment vu et su des réalités qui étaient ignorées ou cachées pour le grand public. Leur relative sous information politique n'empêche pas par ailleurs nos appelés d'affirmer avoir eu pendant la guerre leur esprit critique et leur point de vue, en général négatif, sur le sens de la guerre.

Cet esprit critique pourrait renvoyer à un aspect assez frappant : un des points qui unit nos témoins quel que soit leur vécu au sein de l'armée est leur conscience d'appelés, qui peut-être les distingue des générations des deux guerres mondiales. En 1914-1918 par exemple, l'amalgame s'est fait par la force des choses entre les militaires de carrière et les appelés. Tous étaient des poilus. En Algérie, les appelés ont perçu davantage l'armée dont ils ont fait partie comme un corps extérieur qui n'était pas à eux, et qui appartenait bien plutôt aux gradés, aux militaires de carrière, aux anciens d'Indochine et troupes d'élite qui le leur faisaient sentir. Il me semble que les appelés sont restés le plus souvent dans l'état d'esprit et dans le cœur des civils sous l'uniforme.

Une autre remarque que l'on pourrait faire c'est que nous n'avons pas constaté autant que dans d'autres enquêtes antérieures le poids encombrant qu'auraient exercé sur « ceux d'Algérie » les générations précédentes d'anciens combattants, peut-être parce que nous n'avons pas insisté là-dessus, mais peut-être aussi parce que ces générations se sont aujourd'hui effacées. Une autre spécificité est liée au cadre régional de la région nantaise dont est issue la majorité de nos témoins. On constate ici moins que dans l'Est la prégnance d'une éducation patriotique et des souvenirs de la Résistance, et davantage l'influence de l'Eglise catholique, en particulier, ce n'est pas une surprise, chez ceux qui sont issus de milieux ruraux.

Une génération résiliente ?

On a parfois parlé à propos de ceux qui ont fait la guerre d'Algérie de « troisième génération du Feu » ou de « génération des djebels ». Certains historiens, il est vrai ont contesté cette unité générationnelle vu la variété des expériences. Néanmoins elle nous semble bien ressortir de cette enquête, nos témoins la revendiquent, et on peut essayer de la caractériser. Cette génération est souvent présentée comme une génération malheureuse, à qui sa jeunesse a été volée, une génération écrasée par la dureté d'une guerre sans nom et sans justification et qui n'a été ni comprise ni reconnue. Nous retrouvons fréquemment exprimée par nos témoins l'idée d'un manque de considération, un

manque qui aurait parfois commencé pour certains appelés en Algérie de la part de leurs chefs, ou des troupes d'élite, ou de la part des colons, et qui s'est poursuivie après la guerre de la part des pouvoirs publics et de la part de la société environnante.

La comparaison avec d'autres générations pourrait permettre de mieux caractériser celle des anciens d'Algérie. Si on prend les anciens combattants de 1914-1918 qui ont été étudiés par Antoine Prost les différences sont frappantes. D'un côté des héros célébrés et officiels, de l'autre des clandestins oubliés d'une guerre sans nom. Pourtant si on regarde les rapports avec le souvenir de ces deux cohortes d'anciens combattants on pourrait trouver des points communs. Le fait d'avoir subi une expérience extrême et d'avoir éprouvé le contact avec la mort leur est commun, même si ce dernier contact a été beaucoup plus fort et généralisé sans doute en 1914-1918. La difficulté à transmettre son expérience et la lenteur de l'apaisement du souvenir, la force de la camaraderie se retrouvent aussi. Ce qui manque peut-être le plus aux anciens d'Algérie c'est ce que Prost appelle la « petite fierté » que les souvenirs de guerre provoquent, l'estime de soi-même pour avoir tenu bon. Certes, beaucoup d'appelés ont aussi subi positivement l'épreuve du courage, mais ce qui leur manque c'est la justesse de la cause et l'adhésion aux méthodes employées. Même si on n'a pas pris part à certaines activités, si on les a désapprouvées, on ne peut pas être fier de tout ce qui s'est passé en Algérie. On retrouve d'ailleurs dans la bouche de certains de nos témoins les termes d'armée d'occupation et parfois la comparaison avec l'armée allemande.

Une autre comparaison qu'on est tenté de faire est la comparaison avec les anciens appelés américains du Viet Nam. La comparaison est fondée du fait de la période historique assez proche, du type de guerre et de son issue, des effectifs engagés, et aussi pour les traumatismes d'après-guerre. Benjamin Stora qui consacre un long développement à cette comparaison dans *La gangrène et l'oubli*, un livre publié en 1991, estime que les Etats-Unis auraient mieux géré la mémoire et mieux réussi à se débarrasser du syndrome vietnamien que la France de celui de l'Algérie. Il en donne deux raisons :

- D'une part le fait que politiquement dans une partie importante de l'opinion la cause défendue par les GI ait été justifiée. Et il cite la déclaration de Ronald Reagan en 1980 : « La guerre du Viet-Nam, une noble cause. »

- D'autre part le fait que les violences et horreurs de la guerre n'aient pas été occultées mais au contraire montrées, mises en évidence, en particulier par des films tels *Apocalypse Now* ou *Platoon*.

Je remarquerais quand même que ces deux façons d'exorciser peuvent paraître contradictoires, car les films cités ne sont nullement des éloges d'une noble cause, plutôt des dénonciations véhémentes des violences et crimes de guerre. Et je remarquerai aussi qu'en France, la réhabilitation de la cause de l'Algérie française n'a pas dépassé la frange des nostalgiques et que la majorité de la population à l'image de nos témoins reste convaincue que la décolonisation était un processus inévitable et légitime.

Mais par rapport à notre enquête il faut poser le problème au niveau des anciens combattants. Aux Etats-Unis on a beaucoup parlé des vétérans. Dans les études et reportages qui leur étaient consacrés, ils ont souvent été présentés sous un jour extrêmement sombre, celui de grands blessés physiques ou moraux, de traumatisés qui n'ont pas réussi à se réinsérer, de SDF, de drogués etc. Comme toujours évidemment ce sont les cas extrêmes qui ont retenu le plus l'attention.

On n'a pas constaté le même phénomène en France où les douleurs et les problèmes des anciens appelés n'ont pas été beaucoup mis en avant, c'est le moins qu'on puisse dire. Pourtant dès l'enquête de 1959 dont j'ai parlé, 38% des sondés affirmaient avoir souffert de troubles de santé dont 14% de nervosité et de troubles psychiques. On a parfois évalué à 300 000 ceux qui sont restés profondément marqués dans leur corps et dans leur tête par la guerre d'Algérie. Les traumatismes psychologiques ont été étudiés dès 1989 par le psychiatre et ancien combattant Bernard Sigg dans son livre *Le silence et la honte*. Pourtant, ces traumatismes n'ont pas été mis sur le devant de la scène, on ne s'en est guère occupé. Il faut peut-être dire que c'est parce qu'on n'a pas voulu les voir, mais on peut aussi estimer, avec une vision plus optimiste (peut-être à l'excès), que c'est parce que la majorité des anciens d'Algérie a réussi à surmonter ses troubles, à opérer sa réinsertion un peu grâce à la bonne conjoncture économique, souvent grâce à ses proches, mais aussi beaucoup grâce à sa capacité de résilience, de force morale pour digérer et surmonter cette épreuve.

C'est le cas en tout cas de ceux qui ont participé à notre enquête. Nos témoins ont repris le fil de leur vie, réussi à fermer la parenthèse, souvent fondé une famille et fait un beau parcours professionnel. Et arrivés à leur retraite ils ont parfois renoué avec leur passé algérien dans une association, et contribué à

obtenir que leur guerre finisse par être nommée et davantage assumée par la mémoire collective. Malgré le caractère souvent douloureux de l'expérience de leurs 20 ans, ils ont réussi non seulement à nous en parler mais à s'appuyer sur elle pour alimenter leur réflexion, leur esprit critique, et leur ouverture sur le monde.